



---

LETTRES DE RAVAISSON, QUINET ET SCHELLING

Author(s): Pierre-Maxime Schuhl, Félix Ravaisson, Edgar Quinet, Schelling

Reviewed work(s):

Source: *Revue de Métaphysique et de Morale*, T. 43, No. 4 (Octobre 1936), pp. 487-506

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40898628>

Accessed: 09/11/2011 07:36

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at

<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue de Métaphysique et de Morale*.

<http://www.jstor.org>

---

---

## LETTRES

### DE RAVAISSON, QUINET ET SCHELLING

---

*Quand Ravaisson mourut, le 18 mai 1900, ses enfants remirent un grand nombre de ses papiers à Xavier Léon qui, coordonnant de multiples fragments, composa le Testament philosophique publié ici-même en janvier 1901, réédité récemment avec des additions nouvelles par M. Devivaise (Paris, 1933). A ces manuscrits étaient jointes des lettres adressées à Ravaisson par divers correspondants. M<sup>me</sup> Xavier Léon et M. Élie Halévy ont bien voulu nous confier le soin d'en publier quelques-unes ; on trouvera ici deux lettres de Schelling, datant l'une de 1838, l'autre de 1839, précédées d'extraits de la correspondance de Ravaisson et de Quinet, qui remonte pour la plus grande partie à la même période de jeunesse. Nous reproduisons intégralement cinq des trente lettres ou billets de Quinet conservés par Ravaisson ; nous y joignons deux des neuf lettres de Ravaisson à Quinet que possède la Bibliothèque Nationale (Manuscrits, Nouvelles acquisitions françaises, n° 20795) ; du reste de cette correspondance, nous extrayons les passages qui nous paraissent présenter le plus grand intérêt pour l'histoire des idées.*

PIERRE-MAXIME SCHUHL.

#### I

#### CORRESPONDANCE D'EDGAR QUINET ET DE RAVAISSON.

*La plus ancienne des lettres de Quinet conservées par Ravaisson n'est pas datée ; mais date et origine nous sont connues par le timbre de la poste : Heidelberg, 4 avril 1836.*

A Monsieur

Monsieur Ravaisson  
rue Corneille, hôtel Corneille, n° 2,  
à côté de l'Odéon  
à Paris.

« J'ai bien reconnu votre amitié, mon cher philosophe, dans votre excellente poétique du journal de l'instruction publique<sup>1</sup>. Vous aviez une rude lance à rompre, et vous vous êtes conduit en preux et hardi chevalier. si je le pouvais, je vous en aimerais davantage. au milieu de ce combat livré à mes *alexandrins*, j'ignore si quelques-uns ont survécu, et se tiennent encore sur pied. dans tous les cas, ils répareront seuls leur plaie, si faire se peut. il faut maintenant penser à autre chose. Vous verrez, bientôt, pour votre part, ce que c'est que ce *faisceau* de lumière que la critique actuelle repand sur un auteur, et vous me direz si cela ne ressemble pas terriblement à la Nuit, *mère de toutes choses*.

« Vous me direz, j'espère, ce que vous pensez et ce que vous faites. rien ne m'intéresse davantage. je compte que votre génération à vous sera moins *sophiste* que la nôtre. le monde est devenu trop ergoteur. toutes les positions ont été faussées et l'on s'en est tiré par une nouvelle scolastique; l'esprit humain n'a pas toujours été si mauvais casuiste. celui qui reviendrait à la simplicité, au naturel, et au juste, étonnerait par la nouveauté. —

« Ne pourriez-vous pas venir cet été dans notre Thébaïde<sup>2</sup>? vous trouveriez ici une belle bibliothèque, une vallée qui vaut bien les *jardins d'Academus* (je les ai vus, vous savez<sup>3</sup>) et un ami aussi dévoué que vous le pouvez désirer. quand pensez-vous, en avoir

1. Dans le *Journal officiel de l'Instruction publique* du 13 mars 1836, p. 307, Ravaisson avait rendu compte, sous la rubrique *Poétique*, de *Napoléon*, poème épique d'Edgar Quinet (*Œuvres complètes*, t. XIII), et l'avait défendu contre certaines critiques : « On a paru penser assez généralement que l'histoire est encore trop proche de nous pour que le poème soit possible. L'objection est plus spécieuse que solide... » etc.

2. A Heidelberg.

3. Quinet avait fait partie de la Commission scientifique de l'expédition de Morée; en mai 1829, il avait visité Athènes encore occupée par les Turcs : « Au pied de la colline du Musée, des cyprès élevaient leur flèche au-dessus des dômes des caroubiers et des sycomores... Sur la gauche, non loin des jardins de l'Académie, la tour carrée d'Hadgi-Alli ressortait sous les ombrages des oliviers! » *La Grèce Moderne et ses rapports avec l'antiquité* (*Œuvres*, t. 9, p. 244).

fini de l'impression de votre mémoire<sup>1</sup> ? J'ai peur qu'on ne vous fasse horriblement languir.

« Adieu, mon cher Docteur, car vous l'êtes ou le devez être<sup>2</sup>; croyez qu'il est impossible de vous être plus sérieusement attaché que je ne suis; et comptez sur mes sentiments et sur mon amitié jusqu'à mon dernier jour. »

« votre Ed. QUINET.

« Comment va Michelet<sup>3</sup>. je lui écrirai bientôt. —

« mille amitiés à Marmier<sup>4</sup>.

« s'il paraît encore quelque fragment de journal pour ou contre moi, envoyez-le moi. »

*La seconde lettre est datée du 5 mai 1837.*

« mon cher ami, et mon cher philosophe, je vous remercie tendrement de votre bon souvenir. sachez bien que dans le désert où je suis<sup>5</sup>, je pense à vous toutes les fois que je pense à l'avenir, ce qui m'arrive plusieurs fois par jour. à l'heure qu'il est, je fais un poème<sup>6</sup> pour vous, car je mets là le peu que je sais, entrevois, ou devine dans les ténèbres de notre misérable vie. ah ! mon cher Aristote, que cela se réduit à peu de choses, pourtant je me donne le plaisir de créer un monde à ma façon et je vous jure, sans me flatter, qu'il vaut bien celui-ci. j'évoque l'avenir; je bataille avec l'impossible, je me vante de posséder la liberté infinie, celle qui est irréalisable; je foule avec ivresse la lache fatalité<sup>7</sup>, j'aspire au *Deo ignoto*<sup>8</sup>; je fais la troisième partie

1. Le mémoire sur la *Métaphysique d'Aristote* avait été couronné par l'Académie des Sciences Morales en 1835; il fut ensuite revu et transformé par l'auteur (v. J. Dore, *Félix Ravaisson, la Formation de sa Pensée d'après des documents inédits*, Louvain, 1933, p. 69 sq., 155 sq.); un premier tome parut en 1837, un second volume en 1842.

2. Ravaisson ne soutint ses thèses qu'en 1838.

3. Ravaisson avait été pendant un certain temps le secrétaire de Michelet.

4. Xavier Marmier, alors directeur de la *Revue germanique*.

5. Cette lettre est également écrite de Heidelberg.

6. Il s'agit de *Prométhée*, poème publié en 1838. (*Œuvres*, t. XII.)

7. « Le dogme de la fatalité l'emporte, au moment où l'on écrit ces lignes; qui le nie?... Et pourtant... l'homme recouvrera sa conscience et son libre arbitre; Prométhée enchaîné sera délivré; c'est du moins là un des dogmes de la religion des poètes. » (*Préface*, p. 34.)

8. « Si c'est être ami de Dieu de le chercher, de l'appeler, de le reconnaître sous chaque forme du monde visible et invisible, c'est-à-dire dans chaque moment de l'histoire, et dans chaque lieu de la nature, sans, toutefois, le confondre ni avec l'une ni avec l'autre de ces choses, alors celui qui écrit ces lignes est tout le contraire de l'impie. » (*Ibid.*, p. 31.)

d'Ahasvérus et de Napoléon<sup>1</sup> ; et en même temps j'ai la prétention d'être clair, correct, et même un peu classique. en un mot je roule des montagnes pour avoir le plaisir d'en être écrasé. quand cette belle œuvre sera finie, je partirai ; j'irai revoir mon ami Ravaisson, ce qui aura lieu je pense à l'automne. mon grand philosophe me contera ses rêves, moi je lui livrerai les miens, il verra que mon amitié a je crois, encore augmenté ; nous comparerons nos songes, et je serais bien trompé s'ils ne se ressemblaient pas beaucoup par le fond —.

« Vous êtes bien plus jeune que moi<sup>2</sup>, et tous les avantages sont pour vous, mon cher Stagyrite. à votre âge, j'étais dans une impenétrable nuée. et de plus j'aimais les formes incomplètes. d'hier seulement je me suis aperçu que la clarté, la correction, et l'art proprement dit, ont une valeur. — j'étais comme ces peintres dont vous parlez, qui ne veulent pas sortir du 14<sup>e</sup> siècle. l'art me semblait artifice<sup>3</sup> ; et je fuyais la lumière comme Didon. vous n'avez point eu cette époque d'obscurantisme ; dès le commencement, votre direction a été simple. vous êtes parti d'un terrain solide ; chacun de vos pas a été du côté de la lumière ; vous n'avez besoin que de marcher ; il ne vous est pas nécessaire comme à nous, génération maudite<sup>4</sup>, de parcourir diverses phases, de réagir avec violence contre un passé imbécille<sup>5</sup>, de chercher l'équilibre après l'avoir perdu<sup>6</sup>. vous n'avez pas besoin de vous rattacher à l'éternelle tradition du genre humain, de cultiver en vous le sens perdu de la simplicité, du vrai, du juste, et de ces grâces naturelles qui sont au fond de toutes choses, quand

1. *Ahasvérus*, poème en prose, avait été publié en 1833 (*Œuvres*, t. XI) ; *Napoléon*, en 1836 (t. XIII).

2. Quinet est né en 1803, Ravaisson en 1813.

3. « Moi aussi dans mon isolement », dit Quinet (*Histoire de mes idées*, t. XV, p. 242), « je sentais vers l'automne de 1820, au milieu de la forêt de Seillon, sur le bord des étangs... cette profonde végétation morale qui travaillait alors sourdement, obscurément, l'esprit français, d'une frontière à l'autre ». « j'étais égaré dans un vague infini tracé autour de moi. Je méprisais l'art comme un artifice, tout ce qui n'était pas inculte me semblait apprêté » (p. 236).

4. Cette lettre est de 1837 ; c'est en 1836 que Musset avait publié la *Confession d'un Enfant du Siècle* : « Alors s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse »...

5. *Les Tablettes du Juif Errant*, qu'il publia en 1822, furent « un premier effort pour résister à la fascination des systèmes littéraires et philosophiques de ce temps-là, qui recrépissait toutes les servitudes passées... » (t. XI, p. 444).

6. Quinet avait traversé en 1826 une grave crise morale, dont témoignent ses lettres à sa mère (*Correspondance*, début du l. II, p. 30). C'est à ce moment qu'il partit pour Strasbourg et Heidelberg, où il retrouva l'apaisement.

on ne ferme pas les yeux. en un mot, votre éducation est beaucoup plus sage, beaucoup plus saine que ne l'a été la nôtre. une dizaine d'années ont fait ces énormes différences. un bonheur infini pour vous et tout particulier a été enfin votre étude constante des anciens. vous n'avez point eu le fanatisme des écoles nouvelles, *l'ephémère* ne vous a point séduit. elevez un autel au génie grec. c'est lui qui vous a sauvé de nos écoles de Desespoir.

« l'Allemagne s'en va tous les jours. je vous dirai en confidence que je ne la regrette pas. science à laquelle manquait la charité, l'humanité, l'amour, elle n'a pas trouvé un seul mot à dire sur les questions qui vont déchirer le monde, elle a eu un Heros, Fichte ; mais celui-là n'a point eu d'école — le monde laisse de côté cette *Alexandrie moderne*<sup>1</sup> comme il a dépassé l'ancienne.

« aimons, sachons souffrir, et lutter avec la nécessité, c'est là ce que je sais de plus nouveau — adieu très cher, je vous embrasse dans le *Dieu inconnu*<sup>2</sup>.

« Votre EDG. QUINET.

« écrivez ! »

« ce 5 mai 1837.

« Voulez-vous, je vous prie, faire remettre ce mot à Buloz. est-ce de Hugo que vous parliez dans votre dernière lettre ? je l'ai présumé, car je n'ai pu déchiffrer le nom qu'à moitié.

« je n'ai pas vu le *sic et non*<sup>3</sup>.

« a propos, mille remerciements, excuses, hommages, etc., à Mde. Angibert<sup>4</sup>. c'est un peu tard et même inexcusable...

« Mille choses à Michelet à qui je veux écrire tous les jours. »

*Le 30 avril 1838*<sup>5</sup>, Ravaisson annonce à Quinet qu'il est « nommé chevalier de la légion d'honneur, sur la proposition de

1. « Toutes les opinions humaines se sont donné rendez-vous là comme dans une Alexandrie moderne, pour éclater chacune à sa manière, et rendre un dernier combat. Parvenu à son plus haut faite, l'édifice tout spirituel de la vieille Allemagne s'écroule sans fracas. » (*Allemagne et Italie, Œuvres*, t. VII, p. 271.)

2. Voir p. 489, n. 8.

3. Victor Cousin avait donné lecture, à l'Académie des Sciences Morales, le 1<sup>er</sup> mars 1835, d'un *Mémoire sur le Sic et Non, Oui et Non, écrit théologique inédit d'Abélard* ; il publia cet écrit en 1836, en tête de ses *Ouvrages inédits d'Abélard, pour servir à l'histoire de la philosophie scolastique* (p. 1-163).

4. On peut se demander s'il ne s'agit pas de M<sup>me</sup> Angibert, dont on a conservé une curieuse correspondance avec Victor Cousin (Barthélemy Saint-Hilaire, *Victor Cousin, sa vie et sa correspondance*, t. III, pp. 173-216 ; L. Séché, *Les Amitiés de Lamartine*, Paris, 1911, ch. iv, pp. 173-320).

5. Bibliothèque Nationale, Manuscrits, Nouv. acquis. fr., n° 20795, f° 303.

M. de Salvandy», qui était ministre de l'Instruction publique dans le second cabinet Molé, et avait pris Ravaisson comme chef de cabinet.

Quinet le remercie, le 3 mai 1838 : « vous m'avez vu dans la mêlée, soldat inconnu, qui cherchait à faire son devoir. et vous avez demandé pour moi la récompense de la bataille. mais mon combat continue et ne finira qu'avec la vie. — »

De Charolles, en Saône-et-Loire, où il séjourne alors, il lui écrit encore le 19 mai :

« ma solitude est grande comme vous pensez. l'endroit est fait exprès pour y lire la *Métaphysique d'Aristote*<sup>1</sup>. »

« Tout le monde a été charmé de votre nomination, répond Ravaisson, le 2 juin<sup>2</sup> ; comme me l'écrivait M. Michelet, la jeunesse tout entière croit avoir reçu ce qui vous a été donné, ou plutôt ce qu'a conquis votre beau et généreux talent ». Il se plaint de « la multitude de petites choses, affaires, lettres, visites qui, dit-il, me prennent presque tous les instants de mes journées ». « Je vous félicite bien de votre solitude ; ma philosophie, si chère et si délaissée depuis trois mois, en aurait grand besoin. Je me consolerais un peu en songeant que vous philosopherez pour moi, et mieux que moi. Je pense que vous serez content d'Aristote, sinon de son trop faible interprète. »

Le 22 juin, Ravaisson demande à Quinet de lui indiquer ses désirs, que M. de Salvandy est prêt à satisfaire : « Vous sercz, si vous le voulez, professeur à la faculté des lettres qui va être établie à Lyon... Si l'Université ne vous attire pas... peut-être pourrait-on vous charger de rechercher des monuments littéraires Mss en Italie ou en Allemagne<sup>3</sup>. » « Vous voilà entre les deux chemins de Prodicus, ajoute-t-il, le 14 juillet<sup>4</sup>, la raison ordonne de choisir le plus âpre. La chaire à remplir serait probablement de littérature moderne ; au reste vous pourriez me dire le titre que vous y désireriez. »

« Mon cher ami, répond Quinet le 22 juillet, je vais prendre le chemin rude, comme vous me le conseillez... je désirerais le titre

1. Le premier volume de l'*Essai* avait été publié en 1837.

2. Bibliothèque Nationale, l. c., f° 305 et 306.

3. *Ibid.*, f° 307.

4. *Ibid.*, f° 309.

un peu plus général que celui de *littérature moderne*, pour n'être pas absolument séparé de l'antiquité et des origines. on a dit *législations comparées*, ne pourrait-on pas dire, *littératures comparées* ou quelque autre chose qui rentrât dans cette idée? <sup>1</sup> »

*Le 16 août, de Strasbourg, Quinet, qui n'avait pas pris ses grades antérieurement, informe Ravaisson qu'il a « subi les épreuves de la licence conformément à l'ancien mode...*

« je vous avoue en secret, mon cher ami, que je suis épouvanté de la nécessité de faire trois leçons par semaine — comment peuvent-elles être bonnes?...

« Ce soir même, je pars pour Heidelberg. j'y écrirai deux thèses; j'y préparerai un cours à tout hasard. je verrai ce qui s'est écrit en Allemagne depuis un an. la théologie surtout s'y agite terriblement. »

« Me voilà donc votre collègue, écrit-il de Heidelberg, le 4 septembre, à Ravaisson, qui venait d'être chargé, à la Faculté de Rennes, d'un cours qu'il n'y fit jamais. Dieu sait si j'en suis charmé, surtout avec cet espoir que Rennes et Lyon se rapprocheront un jour... Strauss m'a plus occupé que je ne pensais<sup>2</sup>. rien, à mon avis, n'est plus original que ce qui se passe aujourd'hui au sein de la Réforme. — j'ai cherché à donner une idée de cette crise<sup>3</sup>. mais il aurait fallu, pour cela, un volume. — qu'en dira-t-on en France?

« M. Creuzer<sup>4</sup> m'a promis de rendre compte de votre Aristote dont il est, comme de raison, très frappé...

« Je ne sais s'il est vrai que l'on songe à fonder une faculté

1. Quinet fut nommé finalement professeur de *littérature étrangère*.

2. *La Vie de Jésus* avait paru en 1835-1836; d'autre part, Strauss venait de publier, en 1837, pour la défendre, une série de *Streitschriften*. Il y opposait, dans l'école hégélienne, la droite, le centre et la gauche: c'est un des épisodes du conflit auquel Quinet fait allusion un peu plus loin. L'article de Quinet sur *La Vie de Jésus* parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> décembre 1838 (t. XVI, p. 585; *Œuvres*, t. VIII, p. 439).

3. *Examen de la Vie de Jésus*. § 1, p. 141, et § 5, p. 230.

4. Fr. Creuzer (1771-1858), professeur à l'Université de Heidelberg depuis 1802, auteur de la *Symbolique et Mythologie des peuples de l'antiquité et surtout des Grecs*, 1810-1812. « Le génie de Creutzer est le vrai génie de l'Allemagne », écrivait Quinet à sa mère en 1827 (*Correspondance*, t. 30, l. II, p. 29). « C'est un mélange d'une prodigieuse science avec l'imagination et la poésie de Schiller, dont il a été au reste l'ami et l'élève. »



de théologie protestante à Paris, mais on peut être certain que rien n'est plus vivant aujourd'hui en Allemagne que les discussions d'exégèse et d'histoire ecclésiastique; et que de plus une fondation de ce genre serait saluée avec acclamation, de ce côté-ci du Rhin, par tout ce qui pense ou croit penser. — La Réforme est plus conséquente avec elle-même, qu'on ne se l'imagine. — mais peut être la France serait-elle effrayée si elle savait le fond!...

« je travaille du matin au soir. au moment de quitter ce pays, je suis frappé plus que jamais de ses richesses; l'anarchie est complète. L'héritage de Hegel est celui d'Alexandre. Ses généraux se déchirent les uns les autres; c'est à celui qui aura la vraie tradition. Votre compétiteur Michelet<sup>1</sup> vient tout simplement de déclarer que lui et les vrais héritiers de Hegel sont plus ou moins anti-chrétiens. Pensez quel scandale! Mais enfin on répond, on crie, on s'insurge, et tout cela c'est la vie, et même la Religion. — Adieu cher ami. Ce siècle est plus grand qu'il ne croit l'être. — »

« je viens d'achever un article sur Strauss<sup>2</sup>, écrit-il le 13 septembre. je suis entré pour cela dans l'effroyable caverne de la théologie allemande. vous ne vous faites pas une idée du scepticisme de ces gens là. Voltaire était un chérubin à côté d'eux. il est vrai qu'en tout renversant, ils ne laissent pas de se dire : je suis chrétien, comme Polyucte<sup>3</sup>. »

*Le 1<sup>er</sup> février 1839, Quinet rend compte à Ravaisson de la soutenance de ses thèses, devant la Faculté de Strasbourg : « Mes thèses ont été mieux que je n'espérais. j'avais à parler devant un très nombreux auditoire, chose comme vous le pensez bien toute nouvelle pour moi. je suis à l'enfance de l'art ; mais je sens que je pourrai marcher. — la première thèse a été très largement dis-*

1. Karl-Ludwig Michelet (1801-1893), un des principaux représentants de la gauche hégélienne, professeur à Berlin depuis 1829, avait envoyé à l'Académie des Sciences un mémoire sur Aristote qui avait été couronné en même temps que celui de Ravaisson en 1835.

2. Voir lettre précédente, p. 493, n. 2.

3. Voir *Examen*, p. 217 : « Au sein même du doute, ils conservent un simulacre de tradition qui suffit pour les sauver du vertige... et, bien que leur critique soit souvent plus meurtrière que celle de Voltaire, ils ne laissent pas de dire comme Polyucte : « Je suis chrétien ! »

cutée<sup>1</sup>. on en a beaucoup parlé. dans la seconde<sup>2</sup>, sous le prétexte du temps, les professeurs ont étranglé toute discussion. — »

*La première lettre de Lyon est datée du 18 mars 1839.*

A Monsieur Félix Ravaisson  
au Ministère de l'Instruction publique,  
à Paris.

« Me voici enfin à Lyon, mon très cher et tant fidèle ami. j'y trouve vos deux thèses<sup>3</sup> que je lis avec empressement. c'est là ma première affaire. j'ai surtout étudié la dissertation sur l'habitude. vous y réunissez, il me semble, trois choses qui partout sont très rares séparément, la fermeté, la profondeur et l'étendue d'esprit. — votre psychologie va à l'ontologie. on est peu accoutumé en France à ces grands horizons, et je vous félicite de toute mon ame ; car il était difficile d'épuiser en si peu de pages un si grand sujet. —

« Mes thèses ne sont rien ; cependant les voici, puisque vous les demandez. —

« J'ai déjà assisté à deux cours. le public est singulier, très mêlé, composé plutôt de vieillards, que de jeunes gens. je ne me figure pas comment je pourrai marcher avec ce monde là ; par quel moyen arriver jusqu'à eux ? les lieux communs et la Rhétorique, seraient certainement la voie la plus directe. mais comment se mettre à ce régime ? — on me fait grand peur d'un clergé stupide et crasseux qui n'a jamais senti le frein ? comment vais-je me débattre dans cette sale eau bénite ? je n'en sais absolument rien. — mais je vois clairement, qu'en supposant que les choses aillent au mieux, je ne pourrai exercer quelque influence qu'à Paris. ici, je devrai consumer les trois quarts de mes forces à me déprimer et à m'enchaîner. — la Revue des Deux Mondes me

1. *Essai d'une classification des arts. Thèse de philosophie, soutenue publiquement, le 25 janvier 1839* (t. VIII, p. 309-323). Quinet soutenait que l'histoire des arts suppose une histoire des religions ; l'architecture, art élémentaire, correspondant à l'Orient ancien ; la statuaire, à la Grèce ; la peinture et la musique, au christianisme. La poésie lyrique exprime le génie de la théocratie ; l'épopée, celui de l'aristocratie et de la féodalité ; le drame, celui de la démocratie.

2. *De Indicæ poesis antiquissimæ natura et indole. Thèse soutenue le 1<sup>er</sup> février 1839* (*Œuvres*, t. VIII, p. 333-350).

3. Le livre sur l'*Habitude* et la dissertation latine *Speusippi de primis rerum placita qualia videantur ex Aristotele*.

demande mon cours pour le publier. ce serait un moyen de rester en communication avec la civilisation. — mais soyez bien persuadé que le premier élève venu de l'école normale fera ici tout ce que je puis faire. --

« ah ! mon ami, que ce que vous dites sur la manière de traiter le christianisme est mon sentiment secret<sup>1</sup> ! la France est encore ou Athée ou Bigote. se peut-il qu'après Voltaire et la Revolution il faille encore amortir toutes les questions, sous peine d'être tenu pour homme de mauvaise compagnie ! — la pensée est bien autrement libre dans les pays où la Réformation a pris naissance. — bénie soit cette heureuse Reforme tant calomniée, tant ravalée de nos jours. — S<sup>t</sup> Luther, que serions-nous sans vous ?

« Adieu, mon bon et cher ami, vous qui m'arrachez à l'exil, et qui me laissez l'espérance<sup>2</sup>. quoiqu'il arrive, soit que je finisse par arriver à Paris, soit que je sois obligé de m'en aller mourir en Terre étrangère, mon âme vous appartient tout entière et pour toujours. — je voudrais bien aussi trouver l'occasion d'exprimer mon éternelle reconnaissance à M. de Salvandy.

« Que devenez ? restez-vous ? partez-vous ? mon cœur vous suit partout »

« votre E. QUINET. »

Lyon Rue de Jarente, 9  
ce 18 mars 1839.

*Voici maintenant une lettre écrite après le premier cours :*

« puisque vous voulez bien, mon cher ami, vous intéresser à mon cours, il faut que vous sachiez que je l'ai commencé hier et que cette première leçon a eu tout le succès que je pouvais espérer. je me suis décidé à m'embarquer dans l'improvisation. Si j'eusse lu cette leçon d'ouverture il me semble que j'aurais eu beaucoup plus de peine ensuite, à me détacher de mon papier. — enfin, l'épreuve est faite, et le public m'a témoigné une sympathie dont j'ai été étonné. Cette leçon paraîtra dans un des numéros de la Revue des Deux Mondes<sup>3</sup>, il faut penser qu'elle s'adressait à

1. La lettre de Ravaisson à laquelle Quinet fait allusion ici ne figure pas à la Bibliothèque Nationale.

2. Ravaisson avait laissé entendre à Quinet qu'une occasion ne tarderait sans doute pas pour lui d'être appelé à Paris.

3. Elle parut dans le n° du 15 avril 1839, t. XVIII, p. 283, précédée d'un mot élogieux de Buloz, et fut recueillie dans les *Œuvres*, t. I, p. 545 (*Unité morale des peuples modernes*).

un public de négociants, d'avocats, de vieux prêtres, de femmes, dont quelques-unes en bonnet; vous ne vous figurez pas ce mélange. et puis, ajoutez que le père Enfantin était à deux pas de moi!

« J'ai bien joui, mon cher ami, de la justice qui vous est rendue<sup>1</sup> tout ce qui vous arrive d'heureux est un bonheur pour moi. — dans ces deux années que vous avez passées au ministère, on a fait plus de choses que dans les six qui ont précédé. vous me fournirez bien un jour, j'espère, l'occasion de remercier M<sup>r</sup> de Salvandy.

« Adieu, mon bon et fidèle ami. j'ai vu Michelet, mais trop vite. gardez-moi votre amitié, c'est une des choses les plus précieuses de ma vie. —

« votre E. QUINET. »

Lyon, ce 11 avril  
rue de Jarente, 9.

#### Ravaisson à Quinet.

SECRETARIAT

*Ministère de l'Instruction Publique.*

Paris, le 31 mai 1839.

« Mon cher ami,

« J'ai appris par M. Michelet, et depuis par la publique renommée que le succès de votre cours ne se soutenait pas seulement, mais qu'il allait croissant. Vous savez si je m'en réjouis, surtout dans notre espoir commun de vous avoir amené et introduit par votre propre gloire.

« Je quitte le Ministère dans peu de jours pour prendre, je pense, immédiatement les fonctions nouvelles auxquelles j'ai été appelé, celles d'inspecteur général des Bibliothèques. Je demanderai d'être chargé aussitôt d'une tournée; je demanderai qu'elle soit dirigée vers l'Est; de Strasbourg je passerai en Allemagne, où j'irai m'ensevelir dans quelque paisible et savante ville, pour travailler à loisir et pour apprendre l'Allemand, durant 3 ou 4 mois. C'est vers votre ville, Heidelberg, que je tourne les yeux; j'y trouverai à peu de distance de la France, l'Allemagne, avec une belle bibliothèque, et une belle campagne. Combien je

1. Le cabinet Molé remit sa démission le 8 mars; le ministère Soult ne fut constitué que le 12 mai; entre temps, Ravaisson fut nommé inspecteur général des Bibliothèques.

regretterai de ne vous y plus trouver. Je vous écris pour vous demander votre conseil sur l'itinéraire à tenir pour arriver, et sur les moyens à prendre pour séjourner; il faudrait, je pense, m'établir dans quelque tranquille et simple famille qui consentirait à me recevoir à titre de *pensionnaire*. Laquelle, c'est ce que je vous prie de m'indiquer, et de quelle manière il faut s'y prendre etc., etc.

« Je ne désire pas seulement ce voyage pour l'étude spéciale que j'ai besoin de faire de la langue et de la philosophie allemande, mais pour rompre, en m'écartant, [de] avec la vie administrative que je me trouve si heureux de quitter, et pour rentrer par les livres et par la nature en même temps, et par la solitude dans ma première vie, toujours regrettée, de méditation et de spéculation. Je sors d'habitudes et de pratiques qui vieillissent vite l'esprit et le cœur, en gâtant avant de mûrir; j'ai grand besoin de me rajeunir dans les sources sacrées

« Adieu, mon bien cher ami, pardonnez-moi l'importunité de ma demande, en faveur de ma confiance dans votre affection, et comptez toujours sur le vif et inaltérable attachement que je vous ai voué. »

F. RAVAISSON.

« Vous pouvez m'écrire encore par le Ministère<sup>1</sup> ».

*Quinet répond à Ravaisson le 2 juin; il lui enverra des lettres pour Heidelberg.* « Helas! se peut-il que vous y arriviez lorsque je n'y serai plus. » *Le succès de son cours a encore augmenté :* « j'ai maintenant neuf cents auditeurs, et cependant je traite des questions aussi sérieuses que j'eusse pu le faire à Paris. Toute la société de Lyon, et tous les hommes graves, sans compter deux cent femmes, voilà le fond de mon auditoire, et vous ne vous figurez pas l'enthousiasme sincère de cette réunion pour les *idées les plus spéculatives*. c'est heureusement là une faculté que nous n'aurions pas soupçonnée dans Lyon.... Ce que je désire, maintenant, c'est de ne pas me consumer inutilement à Lyon. Je sens qu'à Paris je peux servir à faire marcher les idées. — je vous parle comme à moi-même, et en effet, ne suis-je pas votre œuvre? » *Il indique dans une seconde lettre que, pour être accessible à son public, il traite les questions du point de vue social; devant l'affluence des auditeurs, il doit faire son cours dans la salle des Assises.*

1. Bibl. Nat., Nouv. acq. franç., n° 20795, f° 315-316.

Ravaisson à Quinet<sup>1</sup>.

Paris, [31 juillet] 2 août.

« Mon très cher ami, vous serez peut être surpris de recevoir de moi, à cette époque une lettre encore datée de Paris. Diverses circonstances sont venues les unes après les autres retarder mon voyage, et je ne partirai pas avant huit ou dix jours<sup>2</sup> : mais je partirai, et je mettrai à profit tout ce que vous avez bien voulu m'envoyer de bons avis et de recommandations auprès de vos amis d'Allemagne. Je vous prie de faire accepter à Madame Quinet mes sincères remerciements pour la bonté qu'elle a eue de se joindre à vous afin de me faire bien venir dans le lieu de mon pèlerinage philosophique<sup>3</sup>. Je voudrais bien aussi d'Heidelberg faire une excursion à Munich, surtout afin de voir Schelling; serait-ce un voyage difficile, ou très cher ?

« Il me semble que je ne vous ai pas remercié de votre *Allemagne et Italie*<sup>4</sup>. Si je suis coupable d'un tel oubli je ne mérite guères le pardon que vous m'accorderez pourtant, j'en suis sûr. Je viens de lire le 1<sup>er</sup> volume de la traduction de Strauss<sup>5</sup>; cette lecture me fait mieux comprendre encore tout ce qu'a d'excellent l'article de *récession* que vous avez donné<sup>6</sup>.

« Vous avez fini votre cours avec 1200 auditeurs, je le sais par M. Dargaud<sup>7</sup>, et nous avons applaudi d'ici à ce couronnement de vos triomphes. Envoyez-moi à ce sujet telle note que vous voudrez pour le *Journal des Débats*; je crois que je pourrai l'insérer. Quant au Journal de l'Instruction publique, il est aujourd'hui rédigé dans les Bureaux du Ministère, et dès le jour de l'avènement du ministre nouveau, je n'ai plus sur cette rédaction aucun pouvoir<sup>8</sup>.

« Quels sont maintenant vos projets pour l'année prochaine ?

1. Bibl. Nat., Nouv. acq. fr., 20795, f° 313-314.

2. Quinet le rencontra encore à Paris en septembre (lettre à sa mère, *Correspondance*, t. XXX, l. II, p. 317); mais il était à Munich en novembre (v. J. Dopp, *op. cit.*, p. 291).

3. Quinet avait épousé Mlle Minna Moré, de Grunstadt, dont la famille, amie de Grœuzer, l'avait reçu pendant son séjour à Heidelberg.

4. *Œuvres complètes*, t. VII.

5. L'ouvrage de Strauss avait été traduit par Littré : *Vie de Jésus ou examen critique de son histoire*, t. I, 1839.

6. Voir p. 493, n. 2.

7. Historien (1800-1866), ami d'enfance de Quinet.

8. Quinet avait prié Ravaisson d'insérer dans un de ces journaux une note constatant le succès de son cours.

Sera-t-il possible de revenir à Paris en une autre qualité que celle de suppléant, et vous conviendra-t-il de passer ainsi, en compensation de l'exil de la province, à un titre moindre, avec des avantages moindres aussi que ceux que vous avez? Dans tous les cas, je crois que vous ferez bien de ne pas abandonner l'Université; c'est un parti extrême, qu'il sera toujours temps de prendre. Je voudrais être plus en mesure de vous servir; malheureusement je ne puis que faire des vœux; vous savez seulement s'ils sont sincères et ardents.

« Faites-vous quelque nouveau livre? J'ai relu, dans ces derniers temps vos divins amours de Rachel<sup>1</sup>; écrivez encore de ces choses qui vont si droit à l'âme parce qu'elles sortent de l'âme, et que chacun, quelques-uns du moins, se retrouvent dans le poète; l'esprit est bien grand, mais le cœur l'est davantage. Moi je vais me mettre à labourer le champ abandonné de la Métaphysique; ne serait-il pas possible d'y faire fleurir aussi quelque chose de l'âme, je l'espère, et je m'efforcerai d'y concourir. On vient bien de découvrir que les rayons de la lune, cette lumière de fantômes, renferment aussi quelque chaleur<sup>2</sup>. Peut être en est-il de même de la froide lumière de la philosophie.

« Je suis obligé de vous quitter; si vous êtes plus de loisir, répondez-moi, je vous prie, de manière que je reçoive votre lettre avant mon départ, et répondez-moi le plus longuement que vous pourrez.

« Tout à vous pour toujours ».

FÉLIX RAVAISSON.

« Mon cher ami, répond Quinet le 10 août, vous ne pourrez guère vous dispenser de faire le voyage de Munich. Heidelberg toute seule vous apprendra peu de choses sur la philosophie. vous savez que les hommes y manquent. voyez, d'ailleurs, le plus de choses que vous pourrez; c'est le seul moyen de ne pas éprouver de grandes déceptions, et d'acquérir beaucoup en peu

1. Allusion à l'épisode central d'*Ahasvérus* (*Œuvres*, t. XI, troisième journée).

2. Les observations faites par Melloni, à l'aide de son appareil thermoélectrique, sur la puissance calorifique de la lumière de la lune, ne datent que de 1846 (lettre à Arago, publiée dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*, t. 22, I, p. 541); mais, dès 1838, Pouillet, étudiant le rayonnement nocturne, avait distingué, de la chaleur émise par le soleil, celle qui émane des autres corps célestes et de l'atmosphère (*Ibid.*, t. 2, p. 4, 53, 64.) Peut-être Ravaisson fait-il allusion à ces travaux.

de temps. vous ferez moins de progrès dans la langue, en ne restant pas dans le même lieu ; mais cet inconvénient sera facilement compensé. La vie est d'ailleurs moins chère encore à Munich qu'à Heidelberg ; et puis les arts tout seuls vaudraient bien la peine de faire le voyage de la Bavière. Ne manquez pas de voir en passant à Tubingue l'excellent poète *Uhland*<sup>1</sup>. Il ne faut considérer Heidelberg que comme un charmant cabinet d'étude. »

« que tout ce que vous me dites de Munich et de vos travaux me donne envie de vous revoir ! », écrit *Quinet* le 10 décembre<sup>2</sup>. « ainsi, vous avez le secret de Schelling ! il est bien temps que vous reveniez à la philosophie qui se meurt chez nous. personne n'y connaît au juste l'état des choses et les meilleurs esprits ne peuvent plus s'orienter. »

*Vers janvier ou février 1840, Quinet entretient Ravaisson des difficultés que présente sa nomination comme suppléant de Fauvel, professeur de langues et littératures étrangères à la Sorbonne, et des volte-faces de Victor Cousin :* « Ah ! mon ami, que de turpitudes dans cette belle France ! et les grandes choses sont menées comme les petites ! si nous étions sages, nous laisserions là ce cadavre, et nous irions travailler à penser dans quelque désert, s'il en reste. la gangrène est au cœur du pays, il ne s'agit plus pour lui de guérison mais de résurrection !

« que ne me dites-vous un mot de ce que vous avez pressenti de la nouvelle pphie de Schelling ? Son rapport avec le Catholicisme est-il aussi étroit qu'on le raconte ? Voilà des questions qui m'intéressent beaucoup plus que les grossières intrigues de nos ministres byzantins. Adieu, aimez-moi ; et répondez-moi.

« votre E. QUINET. »

1. « Le plus grand poète qui reste à l'Allemagne », écrivait-il à sa mère après avoir fait sa connaissance, en 1837. (*Correspondance*, I. II, p. 273 ; cf. *Allemagne et Italie*, *Œuvres*, t. VII, p. 258 et 320.)

2. En réponse à une lettre de Ravaisson qui ne figure pas à la Bibliothèque Nationale. Mais nous connaissons les impressions de Ravaisson par une lettre qu'il écrivait, le 27 novembre, à Hector Poret, son ancien professeur de philosophie au collège Rollin : « J'ai beaucoup vu Schelling, et il m'a mis lui-même, autant qu'il a pu, au courant de ses nouvelles idées, qui feront sans doute dans cette philosophie une nouvelle et peut-être féconde époque. Malheureusement, ma connaissance trop imparfaite de l'allemand ne lui a pas permis de me lire, comme il en avait l'intention, la première partie d'un livre qu'il se décide enfin à publier. J'ai fait aussi avant lui la connaissance de M. Baader, qui est un singulier, mais très spirituel personnage. » (*J. Dopp. op. cit.*, p. 292.)



Dans une lettre du 20 mars 1840, Quinet indique qu'il demandera comme suppléant à Lyon un de ses amis, H. Fortoul<sup>1</sup>, « qui passe ses thèses ces jours-ci<sup>2</sup> » ; Ozanam, auquel pensait Cousin, étant déjà professeur à Lyon.

« Adieu, mon bon et fidèle ami, j'étais attristé de votre silence, je me repents bien d'avoir donné votre Aristote à M. Creuzer, j'en aurais un pressant besoin pour mon cours. j'ai toujours mes douze cents auditeurs, et j'en suis embarrassé ! mon ouvrage avance, mais le temps et la liberté me manquent pour l'imagination pure. J'ai peur de devenir trop *raisonnable*. aimez-moi comme je vous aime et vous aimerai toujours. »

Le 29 [mars ?]<sup>3</sup> Ravaisson explique à Quinet la « variation apparente » de Cousin. « De toute façon, je vous espère pour bientôt ; et alors nous causerons à loisir art et philosophie... »

La correspondance se termine par les deux billets suivants, échangés trente-trois ans plus tard :

#### ASSEMBLÉE NATIONALE

« Cher Ravaisson,

« Merci de votre discours<sup>4</sup> et de vos belles pensées. Croyez bien que j'y fais écho de toute mon ame. Elles sont surtout salutaires dans le monde où je vis, mais où je ne suis pas confiné.

« j'attends toujours votre *Vénus de Milo*<sup>5</sup>.

« croyez, je vous prie, à mon ancien attachement toujours le même. »

EDGAR QUINET.

Versailles, 28 9<sup>h</sup>. 1873.

1. Celui qui fut, par suite, ministre de l'Instruction publique de Napoléon III. Voir le discours que Ravaisson prononça à ses funérailles, au nom de l'Académie des Inscriptions, le 12 juillet 1856.

2. *Aristotelis logice, rhetorice, poetice quibus utantur communibus principiis proposita... indagabat* H. Fortoul, *Lugduni, 1840*.

3. Bibliothèque Nationale, Nouv. acq. fr., n° 20795, f° 317.

4. Il s'agit vraisemblablement du *Discours* prononcé par Ravaisson à la distribution des prix du lycée Louis-le-Grand, le 5 août 1873 ; il y résumait sommairement sa philosophie en examinant, « du point de vue où les conjonctures dans lesquelles se trouve notre pays nous font à tous un devoir plus pressant que jamais de nous placer », la nature et l'objet des études libérales.

5. Dans cette étude, Ravaisson, après avoir examiné l'assemblage des morceaux de marbre qui composent la statue, s'efforçait de restituer par la pensée l'ensemble dont elle faisait partie. (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> septembre 1871, pp. 192-218, et Hachette, 1871.) Il revint, par la suite, sur cette question, dans un *Mémoire* lu, en 1890, à l'Académie des Inscriptions. (*Mémoires de l'Académie*, t. XXXIV, 1892, I, pp. 145-256.)

Paris, 4<sup>or</sup> X<sup>bres</sup> 1873<sup>1</sup>.

« Mon cher ami,

« Et moi aussi j'ai gardé, toujours la même, notre vieille amitié.

« Et votre lettre l'augmente !

« Je vous envoie ma Vénus de Milo.

« A vous de cœur. »

F. RAVAISSON.

## II

## DEUX LETTRES DE SCHELLING.

A Monsieur

Monsieur Félix Ravaisson

à Paris,

rue Corneille, n° 3.

Munich, 14 janv. 1838.

« Je vous suis bien reconnaissant, Monsieur, du présent que vous avez bien voulu me faire de votre ouvrage sur la *Métaphysique d'Aristote*<sup>2</sup>. Cet ouvrage cependant je ne l'ai eu que depuis les premiers jours de l'année, tandis que votre lettre est datée du 3 Nov. de l'année passée. Déjà lorsque je n'ai encore connu votre [ouvrage]<sup>3</sup> travail que par l'excellent rapport de Mr Cousin<sup>4</sup>, je fus ravi de voir surgir en France des talens philosophiques comme le vôtre; je présageai, que vous iriez plus loin et je pressentis même que nous nous rencontrerions sur plus d'un point<sup>5</sup>. Vous me confirmez dans cette opinion par votre lettre, j'en suis très satisfait, permettez-moi cependant de vous

1. Bibliothèque Nationale, Nouv. acq. fr., 20 795, f° 318.

2. Le tome I de l'*Essai* avait été publié en 1837. (V. plus haut, p. 489, n. 1).

3. Mot biffé.

4. Il s'agit du *Rapport* d'avril 1835 sur les Mémoires présentés au Concours de 1834; Cousin l'envoya à Schelling le 26 juin; « L'auteur du mémoire qui a remporté le prix, écrivait-il, est un de mes jeunes amis de la plus grande espérance. Il imprime son mémoire et s'empressera de vous l'offrir. (Barthélemy Saint-Hilaire, *Victor Cousin*, t. III, p. 92.)

5. En effet, Schelling répondit à Cousin : « ... il est donc vrai que la philosophie a de nouveau pris racine en France. Grâce à vos travaux, la recherche des principes est appréciée en France, et de jeunes talents sont déjà tout prêts d'entrer en lice... Le jeune homme (auteur du n° 9 [Ravaisson])... ira plus loin. Déjà il a touché une grande vérité... » (Barthélemy-Saint-Hilaire, p. 94; J. Dopp, p. 128.)

observer, que je ne conçois pas tout-à-fait ce que vous dites sur la philosophie d'Aristote, relativement à la philosophie *positive* et à la direction nouvelle que vous me supposez vouloir imprimer à la philosophie<sup>1</sup>; je fais le plus grand cas d'Aristote, et je me suis trouvé sur une partie de son chemin avant de le savoir, c'est cependant pour la philosophie *négative* que je lui reconnais le plus grand mérite<sup>2</sup>; je suis bien loin de le blâmer de n'être pas allé jusqu'à la philosophie positive, j'admire au contraire sa retenue à cet égard, et sa clarté parfaite sur ce point qui l'a empêché de faire ce mélange du négatif avec le positif, qui sous l'influence du Christianisme devait entrer dans la Métaphysique des siècles postérieurs<sup>3</sup>, et dont même après Kant on n'a sù se garder<sup>4</sup>: je me suis expliqué là-dessus dans une partie du premier ouvrage, que je vais publier<sup>5</sup>, de manière à devoir, comme il me semble, bien intéresser tous ceux qui en France se sont occupés de philosophie allemande, parmi lesquels, après Mr Cousin, qui le premier a frayé la route pour vous autres, vous allez occuper, Monsieur, une place si distinguée. Je vous prie, Monsieur, de porter mes saluts pleins de cordialité à ce noble ami, que je viens de nommer. Il y a si longtemps que je ne lui ai pas écrit. Qu'il m'en gronde, mais qu'il ne m'en veuille pas! J'ai

1. L'opposition établie par Schelling entre la philosophie rationnelle ou *négative*, et ce qu'il appelait la philosophie *positive*, considérée comme atteignant seule l'existence véritable, avait frappé Ravaisson, qui s'en inspira; mais il ne pouvait connaître le point de vue développé dans les cours de Munich que par le *Jugement sur la Philosophie de Cousin*, qui ne contenait encore que des indications très générales, et par des ouvrages de seconde main, tels que ceux de Stahl, Kolloff, etc., qui furent désavoués par Schelling. (V. Barthélemy Saint-Hilaire, p. 99; Dopp, p. 131.)

2. Schelling déclare dans son *Einleitung in die Philosophie der Offenbarung* (*Œuvres*, II, 3, p. 101), que « so verschieden der Weg des Aristoteles von dem der negativen Philosophie ist, dennoch im Wesentlichen der Resultate nichts so sehr mit der recht verstandenen negativen Philosophie übereinstimmt, als eben der Sinn des Aristoteles »; cf. *Einleitung in die Philosophie der Mythologie*, 24<sup>e</sup> Leçon (II, 4, p. 553 et suiv.).

3. Schelling reproche en particulier cette confusion à la philosophie scolastique; v. *Philosophie der Offenbarung*, p. 108-109, cf. 34, et *Philosophie der Mythologie*, p. 261.

4. « Die Philosophie, die Hegel dargestellt, ist die über ihre Schranken getriebene negative, sie schlieszt das Positive nicht aus, sondern hat es ihrer Meinung nach in sich, sich unterworfen... Diese Philosophie, die sich zur positiven aufbläht, während sie ihrem letzten Grunde nach nur negativ seyn kann... » etc. (*Philosophie der Offenbarung*, p. 80.)

5. Voir les textes cités dans les notes précédentes, et, sur l'interprétation d'Aristote par Schelling, le deuxième livre de la *Philosophie der Mythologie*, surtout à partir de la 15<sup>e</sup> leçon.

trop de choses à lui dire; c'est sa faute, pourquoi, voyageant tous les ans, ne s'est-il jamais avisé de venir revoir un ami des plus attachés, auquel cependant il n'a cessé de donner des preuves d'amitié<sup>1</sup>? Il vient de m'en donner une nouvelle vous ayant engagé, Monsieur, à traduire mon premier ouvrage à publier, j'en suis on ne peut plus content, et j'espère même pouvoir bientôt envoyer les premières feuilles, qui seront continuées à mesure qu'elles seront imprimées<sup>2</sup>.

« Vous jugez bien, Monsieur, que, si tant était que je pourrais porter un jugement sur un ouvrage aussi savant que le vôtre, je ne le pourrais pas dans cette lettre écrite peu de jours après avoir reçu l'ouvrage. Soyez cependant assuré que je m'en occuperai le plutôt que cela se pourra, et veuillez en attendant croire non seulement à ma gratitude mais encore à l'estime distinguée et bien sincère, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obligé serviteur. »

SCHELLING.

A Monsieur

Monsieur Félix Ravaisson  
à Paris.

Munich, 4 juin 1839.

« J'ai à vous accuser réception de la lettre que vous m'avez écrite en date du 8 Janvier dernier, et qui, grâce à la négligence des serviteurs de la Légation de France, vient seulement de me parvenir. Les marques de confiance que vous m'y témoignez prouvent le haut intérêt que vous ne cessez d'attacher à la philosophie et ne voulant pas retarder plus longtemps ma réponse,

1. Le 18 février, Cousin écrit à Schelling : « M. Ravaisson me dit que vous l'avez chargé de me gronder de mon long silence... », à quoi Schelling répond, le 23 avril : « J'avais cru, mon cher ami, que M. Ravaisson vous ferait lire ma lettre; vous y auriez trouvé qu'au lieu de me plaindre de votre silence, j'ai plutôt tâché d'excuser le mien... etc. » (Barthélemy Saint-Hilaire, p. 101 et 102.)

2. Ce texte indique donc approximativement la date à laquelle Cousin offrit à Ravaisson de traduire l'ouvrage de Schelling sur la mythologie (dès 1825, il avait proposé à Schelling, qui lui en annonçait la publication imminente, de le faire traduire par Pictet, Bautain ou Guigniault). Le 27 octobre, Schelling écrira à Victor Cousin : « Vous m'avez fait espérer que M. Ravaisson pourrait se charger de la traduction de mon premier ouvrage. D'après ce que m'en dit M. Dubois, il n'y a plus lieu d'y penser. » (Plitt, *Aus Schellings Leben in Briefen*, t. III, p. 142.)

je vous dirai que je n'ai pas encore pu lire les deux opuscules que vous avez bien voulu m'envoyer, celui sur les principes de Speusippe, et l'autre sur la nature de l'habitude<sup>1</sup>, sujets très intéressants sous plus d'un point de vue, mais je sais d'avance que je n'aurai qu'à me louer surtout de la méthode *progressive* ou *ascendante* que vous paraissez avoir employée dans le dernier, et dont vous connaissez parfaitement tous les ressorts et la portée; je prévois qu'un jour nous serons d'accord sur les points essentiels de la philosophie, et je vous prie d'en conclure que je verrai toujours avec le plus grand intérêt tout ce que vous voudrez bien me communiquer.

« Lorsque vous voudrez m'adresser quelque chose, afin d'éviter tout retard, je vous invite à le faire directement par la poste ou bien par la Légation de Bavière à Paris, qui vous fera parvenir cette lettre. Je vous prierai encore de vouloir faire parvenir à son adresse la lettre ci-incluse, c'est une réponse à la lettre de Monsieur de Salvandy. Je suis bien certain que c'est à votre bienveillante intervention que je dois ce don précieux des Documents relatifs à l'Histoire de France, que le ministre a mis à ma disposition et que je ne manquerai pas de retirer le plutôt possible.

« Recevez en les expressions de ma profonde reconnaissance et croyez aux assurances de l'amitié sincère et de l'estime tout-à-fait particulière que je ne cesserai de vous vouer. »

SCHELLING.

1. Voir plus haut, p. 495, n. 3.